

Épopée terrestre et épopée céleste: la «base» et le «nom» dans l'Essai sur le principe générateur des constitutions politiques de Joseph de Maistre

THIERRY GIACCARDI
Queen's University of Belfast

À Fr O'Kane

Resumen

Contemporáneo de la epopeya napoleónica y del estrépito de armas que la acompaña, Joseph de Maistre, observador puntilloso de los acontecimientos del mundo terrestre e intérprete inspirado del mundo celeste, ofrece una visión radicalmente distinta de la historia de los hombres a partir de su consideración del origen divino del hombre.

Habiendo puesto fin la Revolución Francesa a un mundo estable de derecho divino, podemos imaginar, siguiendo a Maistre que desde entonces se sucederán una infinidad de constituciones redactadas en una lengua necesariamente insuficiente. El hombre, en lugar de servir a Dios, defenderá leyes inicuas, puesto que éstas nos separarán de Dios y de su enseñanza oral. Su "Ensayo sobre el principio generador de las constituciones políticas" intenta, pues, oponerse a la degeneración provocada por una obsesión por lo escrito entre los contemporáneos de Maistre. Obsesión que reenvía a un mundo encerrado en sí mismo, sordo a lo divino, condenado a lo efímero, como sordo es el mismo Maistre al sentido del acontecimiento.

Así Maistre opone la locura de los hombres, que se manifiesta, por un orgullo sin límites, a un mundo donde todo se sostiene mutuamente

Abstract

A contemporary of Napoleon's epic and of the fracas of the ensuing battles, Joseph de Maistre, supercilious observer of earthly events and inspired interpreter of the celestial world, offers a radical view of History taking its source from the divine origin of the word.

The French Revolution having put an end to a stable world of divine right, one can imagine a succession of constitutions written in a language, obviously inadequate. Man, instead of serving God, will defend from now on iniquitous laws since they turn him away from God and his oral teaching.

The Essay on the generating principle of political constitutions intends to oppose the degeneration caused by an obsession of the written word among Maistre's contemporaries, which leads to a world closed in on itself, oblivious to the divine, condemned to the ephemeral, (as Maistre is oblivious to the meaning of the event).

Maistre opposes, therefore, the madness of men which manifests itself by a boundless pride to a world where all is tied together and where everything leads to metaphysical other worlds. To ignore divine laws is to condemn oneself to failure and the most severe punishment: dea-

y todo reenvía a tras-mundos metafísicos. Desconocer las leyes divinas es condenarse al fracaso y al castigo más severo: la muerte. Para no caer en la trampa de la historia escrita, Maistre escribe, irónicamente, su ensayo bajo la forma de un catálogo de propuestas y recuerda las reglas vitales a su lector.

Palabras clave:

Base; Constitución; Cratilismo; Gnosticismo; Nombre.

th. In order not to fall into the trap of written History, ironically, Maistre writes his essay in the form of a catalogue of propositions and reminds his reader of vital truths.

Key-words:

basis; constitution; cratylism; Gnosticism; name.

La Révolution française est un torrent qui emporte tout sur son passage, qui «balaie tout sur son chemin» aurait dit Lénine. Napoléon cherchera à en tirer le maximum de gains, profitant du fracas causé pour remodeler une Europe suivant sa vision sublime et scandaleuse, mais d'autres essayeront d'y résister, s'efforçant désespérément de remonter le cours tumultueux de l'histoire. L'auteur des célèbres *Considérations sur la France*, à la suite de l'Irlandais Burke, comptera parmi ceux qui voient dans la Révolution une aberration sanglante, une véritable anomalie. D'une certaine manière, ces représentants de ce courant de pensée contre-révolutionnaire nieront une histoire convulsive, somme toute humaine, qu'ils mettront au compte d'un dérèglement des sens, en particulier des sens politique et religieux, et élaboreront des systèmes d'interprétation où se laissent deviner les prémisses d'une histoire parallèle, (et où l'utopie joue un tel rôle que certains n'hésitent pas à l'assimiler à une vision utopique de l'expérience humaine). S'inscrire en faux contre l'histoire comporte, toutefois, de nombreux risques dont celui de formuler une vision anachronique de la société n'intéressant personne. Or, comme le rappelle à juste titre Pawel Matyaszewski, professeur à l'université catholique de Lublin:

Le sort posthume de l'œuvre et de la pensée de Joseph de Maistre offre un paradoxe saisissant. D'un côté, presque aussitôt après sa mort, on commence à voir en lui «l'homme des doctrines anciennes, le prophète du passé», défenseur farouche d'un monde qui disparaît et que l'«on voudrait en vain ressusciter» (...) De l'autre côté, il est tout de même très curieux de constater que ce portrait d'un écrivain démodé n'a jamais empêché de porter à Joseph de Maistre un vif intérêt qui continue à susciter tout autant des opinions différentes sur lui que des interprétations toujours possibles de son œuvre (...) En effet, loin d'être un auteur oublié, Maistre attire depuis presque deux siècles une attention toute particulière qui fait que, en dépit de son portrait habituel, il est un penseur que l'on étudie constamment et dont le nom doit se trouver obligatoirement dans l'histoire de la pensée française. (Matyaszewski 2002: 7)

En effet, Joseph de Maistre, témoin inconfortable de son temps, soucieux de se tenir informé de toutes les péripéties et événements tragiques se déroulant sur la scène européenne,

(en 1809, par exemple, il s'inquiète dans sa correspondance diplomatique de ne pas recevoir de nouvelles de l'Espagne), incarne une des traditions les plus fécondes de la littérature française post-révolutionnaire: la littérature de l'excès, surtout de l'excès de l'interprétation (Maistre qui voyait des signes partout meurt l'année de la naissance de Baudelaire). C'est du moins l'interprétation qu'en offre Emile Cioran dans sa célèbre préface d'un choix de textes de Maistre, et dont la phrase inaugurale ne permet aucun doute: «parmi les penseurs, tel Nietzsche ou saint Paul, qui eurent le goût de la provocation, une place non négligeable revient à Joseph de Maistre», (Cioran 1957: 9). C'est aussi l'opinion d'Isaiah Berlin qui avait publié peu d'années auparavant un livre sur Tolstoï dans lequel il étudiait, parmi d'autres choses, l'influence de Maistre sur l'auteur de *Guerre et Paix*. En abordant l'oeuvre de Maistre, il affirmait que «both the content and the tone of his writing are closer to Nietzsche, D'Annunzio and the heralds of modern fascism than to the respectable royalists of his own time» (Berlin 1957: 76).

Alors que l'épopée napoléonienne continue en 1808 à exporter le «bruit et la fureur» de la Révolution française à l'étranger en violant l'Espagne, Maistre dans sa retraite russe, - le roi Charles-Emmanuel IV lui a confié le poste de ministre plénipotentiaire à Saint-Pétersbourg-, continue à exhorter la foi dans toute sa pureté et sans doute dans toute son ambiguïté foncière, comme c'est le cas chez les fanatiques, -on dirait aujourd'hui les extrémistes ou les intégristes-: amour de Dieu ou haine des hommes? De l'année 1808, on connaît certainement la lettre de Maistre à sa fille, où la conception traditionnelle de l'homme et de la femme dans une société chrétienne apparaît avec une certaine véhémence de ton, (toujours cette véhémence, comme si l'événement qui a détruit la société d'Ancien Régime, et qui met à feu et à sang l'Europe pendant les guerres napoléoniennes, inspirait non seulement ce ton mais l'exigeait). Récemment encore l'éditeur d'une *Histoire des femmes de science* présentait cet ouvrage en annonçant fièrement en préambule: «La science est une chose très dangereuse pour les femmes, déclarait, en 1808, Joseph de Maistre, porte-parole des phalocrates antiféministes ...» (Poirier 2002: Quatrième de couverture). Dialogue de sourds entre l'homme de foi et l'homme de science.

Or, dans cet immédiat après-guerre civile ployant sous la fêrule de Napoléon, certains hommes d'esprit en France, -plus qu'on ne le croit-, continuent à juger les événements terrestres, aussi spectaculaires soient-ils, à l'aune des événements de la cité céleste, des Saintes Ecritures, d'une Tradition qui ne doit pas changer par définition, d'une immobilité, voire d'une immutabilité dans les principes. Ainsi Lamennais, contemporain moins connu que Maistre, écrit-il en 1808, des *Réflexions sur l'état de l'Eglise en France*, où il s'émeut de la «fièvre de l'or, [du] délire économique qui consomment les moeurs des peuples». Mais encore, Maistre mûrit-il cette année et compose-t-il l'année suivante jusqu'en mai 1809 un *Essai sur le principe générateur des constitutions politiques*, en observant de loin Napoléon, l'incarnation du grand homme. Il réfléchit d'une manière profonde, sincère et sans

doute fiévreuse, sur ce qui gouverne l'homme, le monde des vivants, en bref sur l'histoire de l'humanité: l'homme est-il un instrument de Dieu, un automate (à l'occasion capricieux, voire rebelle) comme il l'écrit dans son essai à maintes occasions, ou est-il un être autonome, l'instrument de ses propres passions, destructrices ou non ? La réflexion de Maistre sur le «principe générateur» de l'histoire («l'histoire, qui est la politique expérimentale» écrit-il dans la préface de son *Essai*), en ces années 1808-1809, est capitale. Elle aide à comprendre par bien des côtés le choix de l'homme européen, qui, à la croisée des chemins, s'est détourné d'une histoire, produit de l'action providentielle, et a choisi une histoire fermée sur elle-même, ne renvoyant plus à aucun arrière-plan métaphysique; mais où, cependant, peut éclater sa puissance (Napoléon). C'est ainsi que Stéphane Rials a pu écrire que «rarement mieux que dans l'*Essai sur le principe générateur*, Maistre aura affirmé ce qu'on pourrait appeler le systémisme anti-individualiste, antivolontariste, anti-analytique et antimécaniste de sa pensée providentialiste», (Rials 1987: 140).

A l'heure d'un possible «choc des civilisations» (Huntington 1997), principalement entre l'occident séculaire, post-chrétien, et l'Orient musulman, cette tradition intellectuelle, qui a donné lieu à l'expression «traditionalisme», redevient progressivement une tradition qu'il faut connaître et méditer. Cette pensée de l'analogie, de la correspondance, (qui marquera Baudelaire, lequel voyait en Maistre un «soldat animé de l'Esprit-Saint»; Baudelaire 1976: 526), c'est-à-dire des jeux spéculaires avec l'événement ici-bas et son sens caché, donne lieu en fin de compte à une réflexion sur la science de nommer: pour Maistre, les noms n'ont rien d'arbitraire. Elle projette en quelque sorte une image d'un triangle inversé, illustrant assez bien les nombreux développements de Maistre sur la «base» de toute action humaine, (le triangle jouant comme l'on sait un rôle important dans l'iconographie maçonnique). L'oeuvre de Maistre a ainsi gardé sa puissance d'étonner, et, pour certains, de convaincre, ce qui explique qu'elle figure encore dans les catalogues des grands éditeurs.

Ce qui frappe sans doute le lecteur consultant pour la première fois l'*Essai sur le principe générateur des constitutions politiques* c'est l'éloge répété de la constitution anglaise, de la part d'un catholique en apparence sourcilieux, apologiste de la suprématie du pape: «la véritable *constitution anglaise* est cet esprit public, admirable, unique, infaillible, au-dessus de tout éloge, qui mène tout, qui conserve tout, qui sauve tout. –Ce qui est écrit n'est rien», (Maistre 1988: 217). Ces propos élogieux d'une constitution non écrite visent à illustrer l'idée directrice de l'essai de Maistre: dans la mesure où ce dernier considère qu'une constitution humaine vraie est l'oeuvre de Dieu, il en conclut qu'on ne saurait écrire ce qui en constitue les aspects les plus fondamentaux. Cette impossibilité de coucher sur le papier des vérités fondamentales peut étonner à première vue. Or, selon Maistre, elle est tout simplement la manifestation des limites criantes de l'homme. C'est ainsi que ce dernier ne peut créer de constitution, c'est-à-dire qu'il ne peut fonder de régime politique. La parole précède le mot écrit: la première renvoie directement à la parole divine et à une chaîne de transmis-

sion orale, longue et sans doute sinueuse. En outre, il ne saurait y avoir deux textes sacrés: les Saintes Écritures qui doivent illuminer la vie intérieure et publique de l'homme, et un texte constitutionnel écrit de la main de l'homme. C'est une vision grandiose de la politique qui est, en fait, une théologie politique, et qui vise à mettre en perspective, en surenchérissant dans le sublime, l'épopée napoléonienne, spectaculaire certes, mais, en dernier ressort, vaine. L'influence gnostique, sinon toujours visible du moins profonde, se fait aussi sentir dans cette vision, disons-le nettement; même si Maistre affirme bruyamment sa fidélité au pape. Cette manière de penser, ou plutôt, de sentir les choses si intensément vient enrichir une connaissance impressionnante du droit qu'il importe de ne pas minorer: en effet, Maistre a étudié le droit à l'université de Turin où il a obtenu son titre de docteur, et a poursuivi une carrière judiciaire couronnée de succès. Il devient membre du sénat savoisien avant de devenir ministre plénipotentiaire, un peu à l'instar d'un Montesquieu devenant conseiller du parlement de Bordeaux avant d'hériter de la charge de président à mortier.

La connaissance technique du droit aurait pu conduire à un style relativement sec. Or, la connaissance du droit débouche chez Maistre sur un droit à une connaissance des «choses cachées depuis la fondation du monde», pourrait-on dire en paraphrasant le titre d'un ouvrage de René Girard, (Girard 1978). Dès 1773, c'est-à-dire un an après l'obtention de son titre, on sait qu'il poursuit une activité maçonnique, comme le rappelle Robert Triomphe (loge des Trois Mortiers). Triomphe a raison d'insister sur l'étroitesse des liens entre ces activités judiciaire et maçonnique (Triomphe 1972: 168-169). Elle permet de replacer fermement l'oeuvre de Maistre dans un courant ésotérique puissant et persistant, et pas simplement dans le courant contre-révolutionnaire plus ou moins fiévreux, comme le font la plupart des historiens des idées français. C'est, du reste, la thèse de Victor Nguyen qu'il expose dans son essai magistral: «Maistre, Maurras, Guénon: contre-révolution et contre-culture». Il importe de définir le plus largement possible ce mot d'ésotérisme et d'éviter des commentaires dépourvus de nuances comme celui que rapporte Michel Thiery dans un solide article: «L'ésotérisme apparaît comme un bric-à-brac de l'irrationnel, concept fourre-tout, concept poubelle, ramassant les laissés pour compte de l'imaginaire et les vestiges d'une culture morte avec la Renaissance», (Michel Thiery: DILT). Plus nuancée et plus profonde est la définition de Serge Hutin: «il s'agirait donc bel et bien, selon les théoriciens et les adeptes de cet ésotérisme traditionnel, d'un ensemble cohérent bien structuré, formant un édifice imposant de vérités fondamentales qui, aujourd'hui encore, s'offrirait à une redécouverte par ceux qui en sont digne» (Hutin 1985: 165).

Dans un monde qui est d'abord une manifestation de la toute-puissance divine, toute action renvoie à un sens plus ou moins caché. Maistre s'efforce de percer le rideau de l'illusion que crée l'action, - Maistre utilise dans son texte l'image de déchirer le rideau -, en poursuivant une démarche rappelant inmanquablement celle de Pascal, en particulier le Pascal des *Pensées*: «parce que l'homme agit, il croit agir seul, et parce qu'il a la conscience

de sa liberté, il oublie sa dépendance» (Maistre 1988: 219). Mais là où, sans doute, son argumentation porte c'est lorsqu'il affirme que

dans l'ordre physique il [l'homme] entend raison; et quoiqu'il puisse, par exemple, planter un gland, l'arroser, etc., cependant il est capable de convenir qu'il ne fait pas des chênes, parce qu'il voit l'arbre croître et se perfectionner sans que le pouvoir humain s'en mêle, et que d'ailleurs, il n'a pas fait le gland; mais dans l'ordre social où il est présent et agent, il se met à croire qu'il est réellement l'auteur direct de tout ce qui se fait par lui: c'est, dans un sens, la truelle qui se croit architecte. (Maistre 1988: 219)

Mode de raisonnement puissant qui montre bien la limite de l'homme et le ridicule de ses prétentions, selon Maistre. Pierre Vallin note fort à propos que

Maistre a voulu renverser, dans tous les domaines de la connaissance, le «sophisme fondamental de l'orgueil moderne qui confond [...] la découverte ou la génération d'un effet avec la révélation de la cause» (...) L'analyse du politique, en particulier, montre comment l'expérience des sociétés qui fonctionnent pour le bonheur et les libertés de hommes oblige à un renversement continu de toutes les évidences immédiates du raisonnement abstrait. (Vallin 1985: 530).

C'est aussi une attaque directe contre Napoléon, celle-ci ne manquant pas d'audacité à un moment où le monde s'émeut devant les conquêtes de l'Empereur. Les images du gland et du chêne sont très révélatrices car elles expriment une philosophie organique de la vie. Or, cette dernière est une des caractéristiques les plus fertiles et les plus reconnaissables de la pensée conservatrice, (on retrouve abondamment l'image de l'arbre et tout ce à quoi elle renvoie dans la trilogie barrésienne du *Roman de l'énergie nationale*). C'est en ce sens qu'on peut dire que Maistre anticipe sur tout le courant français qui va de Taine à Maurras et son empirisme organisateur, en pensant par le lyrisme barrésien, en particulier celui de *La Colline inspirée*. Comme le rappelle à juste titre Guy Menuisier dans sa recension d'un ouvrage collectif consacré à Maistre: «c'est sans doute de Burke que Maistre a hérité, selon Jean-Louis Darcel, «un pragmatisme proche de la pensée anglo-saxonne». À la différence de Philippe Barthelet, Yves Chiron discerne d'ailleurs une filiation entre ce pragmatisme et l'empirisme organisateur», (Menuisier 2005: 16).

L'«ordre physique» est, cependant, l'ordre à l'aune duquel on juge l'ordre social et politique, la belle mécanique de la nature consistant en une sorte d'idéal d'ordre et d'harmonie, sinon à atteindre du moins à viser. Et l'ordre monarchique en est le régime politique qui s'en approche au plus près. Chez Maistre, la nature renvoie aussi, et peut-être surtout, à Dieu, l'homme ne pouvant prétendre avoir fabriqué le gland du chêne. On ne s'étonnera donc pas de lire dans cette page de l'essai que «les racines des constitutions politiques existent avant toute loi écrite», (Maistre 1988: 219): tout un monde, ou plutôt un univers, bien plus riche que celui des hommes, préexiste, féconde, nourrit les activités les plus élevées de l'homme.

Il y aurait ainsi deux plans: un plan humain, en fin de compte assez illusoire, même s'il n'est pas nécessairement dépourvu de sublime, s'apparentant à une scène de théâtre; et un substrat, qui est dans son sens classique une base permettant un développement, et dans lequel le corps social puise ses ressources. C'est une représentation classique de la création en sphères rappelant par certains côtés la vision dantesque. L'homme se débat dans la sphère humaine et cherche à percer d'autres sphères à l'aide de la philosophie raisonnée. Or, il est impossible de pénétrer plus en profondeur le monde et ses mystères, de même qu'il est impossible de remonter le cours du temps jusqu'à l'origine de la parole créatrice. En outre, trop de facteurs sociaux, économiques, psychologiques, etc. -une infinité suggère Maistre-, devraient être pris en compte, et seule une intention supérieure peut les organiser afin de leur donner une forme. C'est ainsi que Maistre, revenant à la constitution anglaise, affirme dans un long développement à la rhétorique puissante que

les lois romaines, les lois ecclésiastiques, les lois féodales, les coutumes saxonnes, normandes et danoises; les privilèges, les préjugés et les prétentions de tous les ordres; les guerres, les révoltes, les révolutions, la conquête, les croisades; toutes les vertus, tous les vices, toutes les connaissances, toutes les erreurs, toutes les passions; tous ces éléments, enfin, agissant ensemble, et formant par leur mélange et leur action réciproque des combinaisons multipliées par myriades de millions, ont produit enfin, après plusieurs siècles, l'unité la plus compliquée et le plus bel équilibre de forces politiques qu'on ait jamais vu dans le monde. (Maistre 1988: 221-222).

Or, Maistre en conclut deux choses. Premièrement, de cette infinité de combinaisons qui donne le vertige, aucun homme ne peut, par la force des choses, en saisir la totalité; seule une «force supérieure à l'homme» peut créer un «si bel ordre». Deuxièmement, il est tout simplement insensé de croire que «les lois fondamentales pouvaient être écrites *à priori*», (Maistre 1988: 222). Afin d'emporter définitivement la conviction du lecteur, Maistre fait appel aux grands penseurs de l'Antiquité qui témoignent d'une méfiance prononcée à l'égard de l'écriture. Cette méfiance se transforme chez l'auteur de l'*Essai sur le principe générateur* en une sorte de haine, au point qu'il divise l'humanité en deux camps hostiles: ceux qui croient en la parole (divine) et ceux qui croient en l'écriture, (faible écho, souvent spécieux, de la parole). Il cite ainsi Platon affirmant que «l'homme qui doit toute son instruction à l'écriture *n'aura jamais que l'apparence de la sagesse*. La parole, ajoute-t-il, est à l'écriture ce qu'un homme est à son portrait», (Maistre 1988: 229). Image saisissante qui condamne irrémédiablement la société moderne, -dont certains font remonter la naissance à l'invention de l'imprimerie-, et qui ouvre l'histoire humaine sur le mythe d'un âge où la parole est d'or. Du reste, Maistre cite cette phrase «du plus éloquent des Pères grecs»: «il eût été sans doute bien à désirer que nous n'eussions jamais eu besoin de l'écriture, et que les préceptes divins ne fussent écrits que dans nos coeurs, par la grâce, comme ils le sont par l'encre, dans nos livres: mais, puisque nous avons perdu cette grâce par notre faute (...)»

(Maistre 1988: 230-231). C'est le mythe édénique. L'écriture est donc, dans l'économie générale de *l'Essai sur le principe générateur*, un symptôme de la chute mais aussi un artifice mensonger. L'écriture est perverse, sans doute parce qu'elle fixe mal les choses et qu'elle est une communication médiante défaillante. Elle est aussi du côté de la recherche illusoire de la légitimité du pouvoir. Elle a fait sortir l'homme de l'âge mythique pour le faire entrer dans l'âge historique, forcément capricieux. C'est aussi une formidable attaque lancée contre la tradition protestante, comme le suggère Sainte-Beuve: «quant aux protestants et aux chrétiens libres, disséminés, croyant à la Bible sans interprète, c'est-à-dire selon lui [Maistre], à l'écriture sans la parole et sans la vie, il ne s'y arrêterait même pas», (Sainte-Beuve s.a.: 444). En revanche, l'homme de parole cherche à s'opposer aux inclinations viles de l'homme, exacerbées par la Révolution française, et au premier rang desquelles se trouve, d'après Maistre, une volonté bien naïve de vouloir tout démontrer, tout justifier, tout ramener sinon à l'homme du moins à l'entendement humain; un usage irraisonné de la raison en quelque sorte. D'où ce cri trahissant un désarroi prononcé: «mais par quelle parole pénétrante pourrions-nous dans ce moment nous faire entendre d'un siècle infatué de l'écriture et brouillé avec la parole, au point de croire que les hommes peuvent créer des constitutions, des langues et même des souverainetés (...)?» (Maistre 1988: 235).

Cette causalité est à l'évidence sujette à discussion. Si on l'accepte, elle fait basculer l'analyse des constitutions politiques du domaine politique au domaine purement métaphysique, avec la parole et l'écriture comme les deux pôles opposés d'un système d'assimilation et de transmission de la connaissance supérieure. Si on la récuse, on est bien obligé de constater une pathologie: le rejet systématique, voire la haine de l'écriture comme norme, fondation, matrice. Vue somme toute assez paradoxale puisque Maistre lui-même n'hésite pas à écrire profusément. L'écriture de l'histoire renvoie ici à une histoire «satanique» de l'écriture. Dans tous les cas de figure, cette vue exprime un refus radical de la modernité, laquelle s'appuie sur l'écriture pour transmettre le savoir et les règles de droit. C'est sans doute aussi que l'écriture, - comme archive, ou, pour reprendre des termes derridiens, comme «trace» ou «spectre» -, peut venir démentir, voire contrarier la répétition qui est, au sens freudien, une répétition de répétition. L'écriture est du côté de l'ajout, du travail de l'histoire et de ses incertitudes: d'une certaine manière, elle est indissociablement liée à l'idée de progrès, et donc à celle de révolution, (scientifique, politique, etc.). Le sens de l'histoire serait donc un sens *écrit*, et pour Maistre, un sens *interdit*. A l'inverse, on peut remonter le cours des publications et justifier telle idée par une idée antérieure, une nouvelle loi par une précédente: on pourrait dire, d'une certaine manière, que l'origine de l'écriture renvoie au connaissable alors que l'origine de la parole est mystérieuse. L'écriture c'est, en effet, le précédent humain que condamne Maistre précisément parce que «il faut toujours que l'origine de la souveraineté se montre hors de la sphère du pouvoir humain», (Maistre 1988: 238). En un sens, il faut que l'historique répète l'archaïque. La réflexion de Derrida sur la voix et l'écriture pourrait

se révéler d'une grande utilité dans l'étude de l'oeuvre maïstrienne, à condition, toutefois, d'éviter l'anachronisme. On lira avec profit son livre *La voix et les phénomènes* qui est une des études les plus abouties, sinon la plus aboutie, sur le sujet. Et on citera un bref commentaire de celle-ci, comme piste de réflexion, insistant bien sur la relation étroite entre la voix et la vérité, dont le texte de Maistre fourmille d'exemples.

Quand je parle, je m'entends parler. Il y a un décalage entre les deux, une différence que Derrida appelle auto-affection. Cette gestation particulière, d'un type unique, que la voix partage avec le temps, n'est engendrée par rien. Elle rend possible la subjectivité. Elle se produit en moi, mais aussi en l'autre. En m'exprimant, j'entends le monde au-dedans de moi. Réduit à une surface disponible, à une idéalité, il est présent, aussi proche que ma voix, il fait sens, la voix le garde, elle le spatialise. Elle est la conscience, indéfectiblement complice de l'idéal. Sur elle repose le privilège de la présence et l'idée même de vérité. C'est à elle que les prisonniers de la caverne platonicienne font appel; elle promet une seconde présence dans le domaine de la représentation. (*Idixa*, [Derrida la voix])

D'une certaine manière, et sans forcer le trait, on peut dire que Maistre est toujours un «prisonnier de la caverne platonicienne». Mais c'est sans doute parce que la parole joue un rôle particulier dans la société édenique à l'aune de laquelle aucune société ne peut se comparer favorablement, par la force des choses, même si le pouvoir du pape en est la meilleure représentation sur terre selon Maistre, (comme l'écrit fort justement Vallin, pour Maistre, «l'Eglise catholique reste la société visible dont on puisse espérer un développement fidèle aux profondeurs divines de l'origine instauratrice», Vallin 1985: 531). L'influence du courant ésotérique dans l'oeuvre de Maistre est en vérité bien plus grande que la plupart des commentateurs n'ont bien voulu l'admettre. On rappellera ici ce que Thiéry avance de la recherche ésotérique, en prenant soin d'attirer l'attention du lecteur, premièrement, sur l'appartenance de Maistre à la Maçonnerie ; deuxièmement, sur la filiation remontant à Platon dont il se revendique, et, troisièmement, sur le désarroi qu'éprouve l'homme face aux conflits violents s'apparentant à de véritables déflagrations sociales à l'époque de la Révolution et des guerres napoléoniennes.

Il serait vain d'évoquer en si peu de lignes les péripéties de la recherche ésotérique. Quelques points de repère suffiront ici. *Age des utopies*, dans une tradition qui, par Thomas More, remonte à saint Augustin et à Platon: le désarroi métaphysique est tel, surtout au temps des guerres de religions, que l'on regarde seulement la société des hommes et que l'on veut sur terre recréer le paradis perdu en construisant la cité idéale, dont les loges maçonniques se voudraient le modèle. (Thiéry, DILT).

Le thème de la parole dans l'*Essai sur le principe générateur* est bien sinon un thème gnostique, (thèse pour laquelle nous penchons, du reste), du moins un thème ésotérique. C'est ainsi que, selon Chevalier et Gheerbrant, «la parole est le symbole le plus pur de la

manifestation de l'être, de l'être qui se pense et qui s'exprime lui-même ou de l'être qui est connu et communiqué par un autre», (Chevalier et Gheerbrant 1982: 734). Il apparaît dans toute sa complexité dans le passage où Maistre fait l'apologie du colonialisme espagnol et de la mission civilisatrice des chrétiens en Amérique, lesquels auraient eu le grand mérite de transformer des êtres vivants, dont Maistre ne nous dit pas explicitement le statut mais le sous-entend, en hommes ... Les missionnaires «ont parcouru (...) l'Amérique pour y créer des hommes». Pour l'épithète de la statue qu'il appelle de ses vœux afin d'honorer le «père des missionnaires», Maistre suggère ces lignes:

A L'OSIRIS CHRETIEN
 dont les envoyés ont parcouru la terre
 pour arracher les hommes à la misère,
 à l'abrutissement et à la férocité,
 en leur enseignant l'agriculture,
 en leur donnant des lois,
 en leur apprenant à connaître et à servir Dieu,
 NON PAR LA FORCE DES ARMES
 dont ils n'eurent jamais besoin,
 mais par la douce persuasion, les chants moraux,
 ET LA PUISSANCE DES HYMNES,
 en sorte qu'on les crut des Anges (Maistre 1988: 244).

On notera le titre «Osiris», nom grec d'une divinité égyptienne, ce qui peut surprendre pour qualifier un chrétien. Or, le mythe osirien joue un rôle particulier dans la franc-maçonnerie. Françoise Dunand écrit que *«le grand maître anglais George Smith (1783) voit dans le mythe égyptien la source d'inspiration des «mystères» de la maçonnerie: «Osiris et Isis représentent théologiquement l'Être suprême et l'universelle nature, et physiquement les deux grands luminaires, le soleil et la lune, dont l'influence s'étend à toute la nature» (Dunand 2000: 178)*. En outre, Camille Aubaud a rappelé, lors d'une communication au groupe Hugo, que *«la franc-maçonnerie traditionnelle reprend officiellement Isis comme déesse tutélaire en 1802» (Aubaud 1989)*. Mais ce qui nous paraît encore plus intéressant c'est que, pour Maistre, c'est bien grâce à la parole, - chants moraux», «puissance des hymne»-, que les missionnaires ont su convertir les autochtones du continent américain, et non par la force brute. De manière significative, il les compare habilement à des «anges», («en sorte qu'on les crut des Anges»). Pierre Riffard rappelle, à ce propos, que *«la parole a été considérée, chez les ésotéristes, comme un phénomène magique ou liturgique» (Riffard 1983: 254)*. Ce que certains commentateurs ont mal vu c'est qu'il s'agit bien d'un «principe générateur», que Maistre décrit ici d'une manière très sérieuse: créer des hommes à partir d'une matière première retorse, vaguement terrifiante («créer des hommes», en les arrachant comme des branches d'un arbre pourri «à la misère, à l'abrutissement et à la férocité»). Or, la génération

renvoie inmanquablement à la fécondité dont Osiris incarne bien le mythe (Osiris est en premier lieu un «dieu agraire, symbolisant la puissance inépuisable de la végétation», Chevalier et Gheerbrant: 714).

Ces développements chez Maistre ne pouvaient manquer de déboucher sur une théorie des noms qui rappelle le cratylisme, (motivation et non arbitraire de la langue) ; ou même encore ce qu'on a pu appeler le «cratylisme hébreu»: l'hébreu étant considéré dans la pensée traditionnelle juive comme une langue d'origine divine et donc le contraire d'arbitraire. Or, pour l'auteur de *l'Essai sur le principe générateur*, généralisant à toutes les langues cette conception de la langue hébraïque, «les noms ne sont nullement arbitraires», (Maistre 1988: 260). De cette affirmation, Maistre tire la conclusion que «leur origine [celle des noms] tenant, comme toutes les choses, plus ou moins immédiatement à Dieu, il ne faut pas croire que l'homme ait le droit de nommer, sans restriction (...)» (Maistre 1988: 262). Cette affirmation, qui nous semble assez scandaleuse, est non seulement cohérente dans le système d'idées maistriennes mais révélatrice au plus haut degré. L'acuité de l'observateur, la puissance du style sont fécondées par une pensée essentiellement superstitieuse: tout fait sens. Comme l'histoire échappe au contrôle de l'homme, qu'elle est manifestement imprévisible, et, parfois, d'une violence spectaculaire, la pensée superstitieuse se réfugie dans l'interprétation *a posteriori*. Prévoir est décidément problématique. C'est précisément pour cette raison que Maistre lie étroitement deux règles, celle du «nom» et de la «base». La base de toute société humaine doit être divine. De cette façon, la pérennité de cette société sera garantie: Maistre affirmera ainsi que «plus l'institution est divine dans ses bases, et plus elle est durable» (Maistre 1988: 268). Et de ce point de vue, les événements qu'observe Maistre semblent lui donner raison selon une logique implacable: si une institution n'est pas de droit divin, (comme l'est la société monarchique), elle en appelle une autre, ou, ce qui revient au même, une autre lui disputera sa légitimité, et ainsi de suite, au gré des guerres et des mouvements politiques. De même, le nom doit être origine divine et non humaine, car dans le cas contraire, «l'on peut être sûr que le nom et la chose disparaîtront en très-peu de temps» (Maistre 1988: 270). En fait, tout *l'Essai sur le principe générateur* doit aboutir à une conclusion, en dépit de l'histoire récente, et à une seule conclusion: «d'un côté, le principe religieux préside à toutes les créations politiques; et de l'autre tout disparaît dès qu'il se retire» (Maistre 1988: 276).

C'est en ce sens qu'on peut affirmer que Maistre est toujours contemporain, dans la mesure où le monde actuel connaît toujours deux grands systèmes d'interprétation irréconciliables: un système fondé sur la raison et un système fondé sur le principe religieux, ou bien l'un fondé sur l'écrit et l'autre sur la parole ou bien encore l'un qui essaye de faire sens de l'expérience humaine, l'autre pour lequel tout fait sens. Entre ces deux vues du monde une multitude de voix s'élèvent pour les nuancer et les accommoder. Ainsi, le catholicisme radical, tourmenté qu'incarne Maistre n'est pas celui qu'incarne le pape Benoît XVI. Ce dernier insiste précisément sur «la volonté d'obéissance à la vérité» dans son célèbre discours de

Rastibonne, en souhaitant que la religion ne soit pas exclue du monde de la raison. C'est ainsi que le pape terminait son discours en ces termes: «Le courage de s'ouvrir à l'ampleur de la raison et non le refus de sa grandeur — voilà quel est le programme avec lequel une théologie engagée dans la réflexion sur la foi biblique entre dans le débat du temps présent», (Benoît XVI 2006).

Références Bibliographiques

- AUBAUD, Camille. 21 octobre 1989. "Anamorphoses d'Isis dans l'oeuvre de Nerval". Texte de la communication au groupe Hugo, une équipe de recherche Littérature et civilisation du XIXe siècle, en ligne: <http://groupugo.div.jussieu.fr/groupugo/89-10-21Aubaud.htm>.
- BAUDELAIRE, Charles. 1976. *Oeuvres complètes, II*. Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- BENOÎT XVI. 2006. Discours à l'université de Rastibonne, texte intégral en ligne, <http://www.la-croix.com/illustrations/Multimedia/Actu/2006/9/17/rastibonneintegral.rtf>.
- BERLIN, Isaiah. 1957 pour l'édition américaine. *The Hedgehog and the Fox*. New York, A Mentor Book. Ce que nous traduisons par: "aussi bien le contenu que le ton de ses écrits sont plus proches de Nietzsche, d'Annunzio et des hérauts du fascisme moderne que des royalistes respectables de son temps (...)".
- CHEVALIER Jean, et GHEERBRANT Alain. 1982 pour l'édition revue et corrigée. *Dictionnaire des symboles*. Paris, Editions Robert Laffont.
- CIORAN, Emile. 1957. *Joseph de Maistre, Du Pape et extraits d'autres oeuvres*. Paris, Jean-Jacques Pauvert.
- DUNAND, Françoise. 2000. *Isis, mère des dieux*. Paris, Errance.
- GIRARD, René. 1973. *Des choses cachées depuis la fondation du monde*. Paris, Grasset.
- HUNTINGTON, Samuel. 1997 pour la présente édition. *Le Choc des civilisations*. Paris, Odile Jacob.
- HUTIN, Serge. 1985. "Esotérisme", in *Encyclopaedia Universalis*, corpus 7. Paris, Encyclopaedia Universalis, 165-169.
- Idixa* est un "site philosophique autour de Jacques Derrida". *Derridex*, index de l'oeuvre de Jacques Derrida. [Derrida, la voix], texte en ligne: <http://www.idixa.net/Pixa/pagixa-0508261504.html>.
- MAISTRE, Joseph (de). 1988 pour la présente édition. *Considérations sur la France*. Suivi de: *Essai sur le principe générateur des constitutions politiques*. Bruxelles, Éditions Complexe.
- MATYASZEWSKI, Pawel. 2002. *La Philosophie de la société ou l'idée de l'unité humaine selon Joseph de Maistre*. Lublin, RW KUL. On peut consulter un extrait du texte traduit en français, en ligne sur le site "Joseph et Xavier de Maistre" auquel a participé le professeur Matyaszewski: <http://www.sabaudia.org/v2/dossiers/maistre/public3.php>.
- MENUSIER, Guy. 2005. "La contre-révolution dans tous ses états", *L'Action Française* 2000, numéro 2679, 16 juin-6 juillet 2005, p. 16. Article en ligne: http://www.actionfrancaise.net/presse-articles-joseph_de_maistre.htm.
- NGUYEN, Victor. 1977. "Maistre, Maurras, Guénon: contre-révolution et contre-culture", *Revue des Etudes Françaises* 3, 115-131.
- POIRIER, Jean-Pierre. 2002. *Histoire des femmes de science en France*. Paris, Pygmalion.
- RIALS, Stéphane. 1987. "La contre-révolution" in Pascal Ory (Ed), *Nouvelle histoire des idées politiques*. Paris, Hachette, 136-144.
- RIFFARD, Pierre. 1983. *Dictionnaire de l'esotérisme*. Paris, Editions Payot.
- SAINTE-BEUVE. s.a. *Portraits littéraires*. Nouvelle édition revue et corrigée. Paris, Garnier frères.

THIERY, Michel. “Esotérisme/Esotericism”, *DILT: Dictionnaire international des termes littéraires*, article en ligne: <http://www.ditl.info/arttest/art1604.php>.

TRIOMPHE, Robert, 1972. “Joseph de Maistre” in Pierre Abraham et Roland Desné (Ed.), *Histoire littéraire de la France*, tome IV. Paris, Editions Sociales, 168-175.

VALLIN, Pierre. 1985. “Maistre (Joseph de)” in *Encyclopaedia Universalis*, corpus 11. Paris, Encyclopaedia Universalis, 530-531.